

que c'est faux, et personne ne le sait mieux que vous, monsieur Tarte, car quelques jours après, sans sollicitation aucune, lorsque mon nom a été mêlé à toute cette affaire, je l'ai qualifiée comme elle le méritait, et vous avez accepté la preuve que je vous ai donnée.

C'est pour cela que je suis allé vous trouver, à votre demande, à la gare Bonaventure.

Vous dites que j'ai sollicité un emploi du gouvernement. Ici, il faut bien s'entendre. J'ai demandé la position de trajecteur au *Hansard*, que je ne considère pas comme une place du gouvernement, mais comme du patronage que l'on donne aux cent atlants du parti, qui ont gagné leurs épaulettes en supportant le fardeau de la lutte. Ce n'était pas une faveur que je sollicitais, c'était un droit que je réclamaïis. J'ai aussi demandé les annonces départementales, et c'était encore un droit. On l'a tellement bien compris que je possède encore les ordres d'insertion de trois annonces du ministère des Postes.

Vous savez mieux que moi que ce patronage est toujours accordé aux journaux militants, et s'il y a eu un journal de lutte dans le parti libéral, c'est bien le mien.

Ici je ferai une petite digression qui me permettra de détruire une légende que vous avez inventée et qui pourrait être crue sur votre parole s'il n'y avait pas de bons chiens de garde comme nous pour veiller sur l'intégrité du parti libéral et remettre les choses en ordre quand on veut les déplacer.

Cette légende absurde est que vous, Tarte, avez été le sauveur du parti libéral.

Eh bien, je vous dis, moi, que vous n'avez rien sauvé du tout. Les causes du triomphe de M. Laurier sont multiples, et

vous n'en êtes pas une. Si ce que vous dites était vrai, il n'y aurait pas eu un comté de la province qui ne vous eût accepté avec enthousiasme. Au lieu de cela qu'avons-nous vu ? Honteusement battu dans Beauharnois, on a été obligé de vous incendier un comté — une forteresse libérale.

Était-ce là que vous deviez aller, monsieur Tarte ? Je vous dirai non. Votre place, en votre qualité de chef, était au poste le plus dangereux, dans un bourgpourri conservateur. — Trois-Rivières, par exemple, — et si vous eussiez été élu j'aurais été le premier à vous déclarer le Messie du parti.

La cause primordiale du triomphe du parti libéral, monsieur Tarte, remonte à une époque beaucoup plus reculée que vous ne semblez vous en douter. Elle date d'un demi-siècle, lorsque l'*Avenir* fut fondé pour défendre les intérêts populaires contre les entreprises audacieuses des Tories du temps et opposer une digue aux empiètements du clergé. Après avoir combattu quatre années, l'*Avenir* dût sombrer dans la tempête et le *Pays* continua la lutte jusqu'en 1871.

Les idées s'élargissaient et le peuple commençait à ouvrir les yeux sur les gens qui le grugeaient. L'ère du boodlage et du pécuniaat commençait, et en 1873, la chute de Sir John Macdonald prouvait que l'on ne voulait pas laisser s'implanter au Canada cette industrie américaine.

Les contestations d'élection devant les tribunaux, principe libéral contre lequel vous avez tant écrit alors, (voir vos lettres à Sir Hector Langevin,) la diffusion des idées libérales par la presse, les prétentions outrées des journaux du calibre du *Canadien*, alors votre journal, de l'*Étendard*, du *Nouveau-Monde*, du *Cour-*